

PARABOLE DU LABOUREUR ET DU SERPENT



Pierre-Gervais Majeau, prêtre

Un laboureur se mit un jour en colère contre un serpent qu'il avait sauvé et qu'il nourrissait, et prenant à la main un bâton, il se mit à le poursuivre. Ce serpent, le laboureur l'avait trouvé gelé au milieu de son champ qu'il labourait un matin froid de fin d'automne et l'avait déposé auprès de la cheminée de la cuisine pour le réconforter. C'est alors que ce serpent, une fois dégelé, avait tenté de mordre le laboureur. Le serpent, après avoir reçu quelques coups de bâton, réussit à s'échapper par la fenêtre entr'ouverte. Depuis cette aventure, notre laboureur se retrouva dans une grande détresse et crut alors que les mauvais traitements affligés au serpent étaient la cause de ses tourments. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa maison. Mais le serpent lui dit alors qu'il ne pouvait se résoudre à rentrer, ne croyant pas pouvoir vivre en sûreté avec un homme aussi dur et si impitoyable. « Quoique mes plaies soient guéries, le souvenir de tes cruautés ne peut s'effacer de ma mémoire! » Et le serpent tenta une fois encore de mordre le pauvre laboureur. (D'après une fable d'Ésope)

Ce laboureur avait cédé aux élans de sa colère et de sa vengeance. Et l'histoire nous dit que cela lui a été fatal! S'il est vrai que le pardon rend le souvenir des offenses moins douloureux, il n'en reste pas moins que le pardon demeure une expérience difficile, exigeante. Le pardon, c'est une planche de salut! C'est une façon de prendre soin de soi-même, de se guérir du mal laissé en nous par l'offense de l'autre. On pense souvent à tort que le pardon exigerait qu'on doive tolérer des injustices, tendre l'autre joue pour ainsi dire, tolérer le comportement agressif de l'autre. On pense souvent que pardonner impliquerait également l'oubli des fautes de l'autre.

La parabole du laboureur et du serpent nous rappelle la nécessité de comprendre son offenseur. C'est dans la nature du serpent de mordre pour répondre aux situations de stress. Comprendre le comportement du serpent c'est aussi éviter certaines naïvetés. Il en est ainsi avec les humains! Comprendre son offenseur, c'est aussi s'éviter certaines naïvetés comme celle qui nous ferait croire que la vengeance va nous aider alors que cette entreprise creuse notre

tombe! Pardonner demande du temps et de l'expérience car ce n'est pas une aventure facile. Il faut donc éviter certains pièges. Voici donc ces pièges qui nous guettent et qui nous empêchent de se guérir des blessures laissées par l'autre : le piège de la victimisation, le piège de la minimisation de la faute, le piège de confondre le pardon et la réconciliation. Quand je tombe dans le piège de la victimisation, j'ai tendance à grossir et à exagérer l'offense de l'autre, ce qui rend l'entreprise du pardon encore plus précaire. En partageant ma blessure avec un aidant, je prendre la vraie mesure de l'offense pour faire en moi le deuil de la perte subie. Une certaine minimisation de l'offense pourrait être signe d'une certaine mésestime de soi et elle aura comme effet de déresponsabiliser mon offenseur. Comprendre mon offenseur m'aidera cependant à mettre en relief les circonstances de l'agression subie et à mieux en mesurer les impacts sur ma personne. Le pardon viendra comme un fruit mûr quand je m'ouvrirai à la grâce du pardon, quand je me pardonnerai à moi-même le mal subi. C'est faire preuve de sagesse parfois en ne confondant pas pardon et réconciliation!

Alors Pierre s'approcha de Jésus et lui dit : « Seigneur, quand mon frère commettra une faute contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner? Jusqu'à sept fois? » Et Jésus lui répondit alors : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois mais soixante-dix fois sept fois. » (Mt 18, 21-22) On comprend mieux maintenant la réponse de Jésus quand on réalise que pardonner c'est prendre soin de soi, c'est se libérer, c'est vivre déjà dans le Royaume de Dieu. La symbolique du chiffre sept nous rappelle comment le pardon doit être large, complet pour nous guérir de l'offense subie. Dans la question de Pierre, il y a un mot très important et c'est le mot « frère ». Le pardon donné à un frère dans la foi est plus exigeant qu'un pardon donné à un étranger. Tout comme un pardon donné à un proche est plus exigeant qu'un pardon donné à une personne avec laquelle on a peu de liens. Quand on croit à la valeur libératrice du pardon, on ose alors faire du bien à son voisin sans avoir peur qu'il ne vienne faire quelque chose sur son perron! On oserait également secourir un serpent gelé ou un passant désespéré!

